LA PLANTATION

Leila Meacham

vlb éditeur

Leila Meacham

LA PLANTATION

Traduction de l'anglais (États-Unis)
par Élisabeth Luc

vlb éditeur
Une société de Québecor Média

Pour tous ceux qui sont venus, sont restés,
ont changé les choses et gagné le droit d'être texans.

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre 1

Plantation de Queenscrown,
près de Charleston, Caroline du Sud

Sous le large bord de sa capeline, Elizabeth Toliver observait Silas, son fils cadet, qui, depuis le porche, scrutait fébrilement l'allée bordée de chênes menant à la plantation familiale. En ce début octobre 1835, Elizabeth avait fort à faire dans la roseraie de sa vaste demeure. Armée d'un sécateur, elle taillait les Lancaster rouges qu'elle avait bien cru perdre… C'est impressionnant ce qu'un peu d'eau, de paillis et d'engrais peut faire à des plantes trop longtemps négligées, songea-t-elle. Mais la flore n'avait-elle pas le don de renaître grâce à des soins appropriés ? Si seulement il en était de même pour les hommes…

Si seulement son mari avait su s'occuper de son second fils…

— Qu'est-ce que tu attends, Silas ? lui lança-t-elle.

Le jeune homme se tourna vers elle. Il avait hérité des traits harmonieux des Toliver, issus d'une longue lignée d'aristocrates anglais dont les portraits ornaient la grande salle de Queenscrown. Ses yeux verts étincelaient comme des émeraudes sous une épaisse chevelure noire et rebelle, sans oublier sa fossette au menton, qui ne laissait planer aucun doute sur ses nobles origines.

— Jeremy, répondit-il d'un ton sec, avant de reprendre sa surveillance.

Elizabeth avait le cœur gros ; Silas la tenait pour responsable des dispositions testamentaires de son père. « Vous auriez

dû lui faire changer d'avis, maman. À vous d'en subir les conséquences. »

Silas n'en démordait pas : elle n'avait pu ignorer les projets de son mari concernant sa succession. Comment son fils pouvait-il croire une seconde qu'elle aurait sacrifié le bonheur de son enfant pour assurer le sien ? La principale « conséquence » de sa passivité arrivait au grand galop sur son étalon blanc, en la personne de Jeremy Warwick. Ce dernier allait emmener Silas, son fils de quatre ans et sa future épouse vers un territoire lointain appelé Texas.

Jeremy s'arrêta devant la maison et, avant même de saluer Silas, mit pied à terre.

— Bonjour, madame Elizabeth ! Vos roses se portent-elles bien ?

Il la saluait ainsi en toutes circonstances, une façon pour lui de s'enquérir de son bien-être général. La référence aux roses n'était pas fortuite : les Warwick et les Toliver descendaient de deux maisons royales d'Angleterre ayant pour emblème cette fleur à la fois élégante et épineuse. Les Warwick de Caroline du Sud étaient issus de la maison d'York, représentée par la rose blanche, et les Toliver, de la maison de Lancaster, symbolisée par la rose rouge. En dépit de leur amitié, chacune se gardait de cultiver la marque d'allégeance à la couronne de l'autre famille.

Ce matin-là, Jeremy ne s'enquérait pas des plantes qu'elle choyait après des mois d'absence, passés au chevet de son mari mourant, à l'hôpital de Charleston. Il voulait savoir comment elle se sentait depuis les funérailles célébrées quelques semaines plus tôt.

— Difficile à dire, répondit-elle. Tout dépendra du temps…

Ils se comprenaient à demi-mot depuis que les garçons étaient enfants. Elizabeth avait une profonde affection pour Jeremy, dont elle appréciait l'esprit vif, plein d'ironie sans jamais être moqueur. Aussi grand et imposant que Silas était mince et noueux, Jeremy était le dernier de trois frères. Leur père possédait Meadowlands, la plantation voisine. Unis par leur âge, leur rang au sein de leurs fratries, leur héritage familial et leurs goûts,

Silas et lui étaient les meilleurs amis du monde. Elizabeth s'en réjouissait, car Silas et son frère s'entendaient comme chien et chat.

Le regard de Jeremy se durcit.

— Hélas, le temps n'est pas toujours celui que l'on souhaite, répondit-il, conscient de son désespoir.

À sa façon de baisser la tête, Elizabeth devina le motif de sa visite.

— La lettre que nous attendions est-elle arrivée ? s'enquit Silas.

— Oui, enfin ! Elle se trouve dans le sac postal, avec une autre de Lucas Tanner. Lui et son groupe sont partis vers les terres noires et grasses du Texas.

Elizabeth n'était pas disposée à regagner la maison. S'ils souhaitaient s'entretenir en privé, ils n'avaient qu'à s'éloigner ! Toutefois, elle espérait qu'ils n'en feraient rien. Elle n'avait guère d'autre moyen de se tenir informée des événements que d'écouter aux portes sans vergogne ou de charger un domestique d'espionner son fils. Silas cria à Lazarus de leur servir du café. À la bonne heure, songea-t-elle. Ils avaient l'intention de discuter sous le porche pour profiter de la douceur de cette matinée d'automne.

— Le contenu de la lettre va-t-il me plaire ? demanda Silas.

— En majeure partie, oui, répondit Jeremy.

Elizabeth savait de quoi il retournait. Ils étaient sur le point de réaliser le rêve qu'ils partageaient depuis des années. En tant que benjamins, ils avaient grandi dans la quasi-certitude de ne jamais hériter de la plantation familiale. Pour Jeremy, cette discrimination ne constituait pas vraiment un problème. Il s'entendait bien avec ses frères aînés et jamais son père, qui le chérissait, ne l'aurait laissé dans le besoin. Or il voulait posséder sa propre plantation et la diriger à sa guise. Pour Silas, la situation familiale était tout autre. Benjamin Toliver préférait voir Morris, son fils aîné, hériter de Queenscrown. « C'est ainsi », affirmait-il à Elizabeth. Il n'avait jamais renoncé au droit d'aînesse, vestige de ses origines anglaises. Si elle voulait que son patrimoine

revienne à son premier fils, la loi du pays de ses ancêtres était cependant abolie en Caroline du Sud depuis 1779.

Hélas, l'injustice ne s'arrêtait pas là. Benjamin et Morris étaient toujours d'accord, et pas seulement parce que le fils cherchait à faire plaisir à son père. Morris partageait sincèrement son point de vue sur tous les sujets, qu'il s'agisse de religion ou de politique. Silas, en revanche, déclenchait des conflits houleux. Il ne s'entendait ni avec l'un ni avec l'autre. Pour arrondir les angles, Elizabeth avait tendance à choyer Silas, ce qui n'arrangeait guère la situation. Benjamin savait que ses deux fils, s'ils étaient associés en parts égales, passeraient leur temps à se battre comme des chiffonniers. Pour éviter cela, il avait légué la plantation, l'argent et tous les biens familiaux – terres, maison, mobilier, bétail, matériel et esclaves – à Morris, ne laissant à Silas qu'une rente annuelle et un pourcentage des bénéfices de la plantation, à condition qu'il devienne le régisseur de son frère.

À vingt-neuf ans, plein de ressentiment et d'amertume, Silas s'apprêtait donc à quitter sa région natale pour les terres fertiles de l'est du Texas. Ce choix n'avait rien d'étonnant… Là-bas, le sol était idéal pour la culture du coton, disait-on. Quel dommage qu'il s'en aille le cœur gros, plein de rancune envers son père ! Une rancune qu'Elizabeth savait injustifiée, car son fils ignorait une chose : Benjamin Toliver avait sacrifié le bonheur de sa femme par amour pour son fils cadet. En la confiant à Morris, un producteur de bois qui ne se marierait sans doute jamais, il la privait du bonheur de chérir ses petits-enfants. Sans doute allait-elle le regretter, mais elle laisserait Silas partir, faisant fi de son amour pour son petit-fils et la jeune femme qui serait bientôt sa seconde épouse. Jamais il ne saurait que son père avait rédigé ce testament pour lui permettre d'être libre…

Chapitre 2

Le désespoir de sa mère frappa Silas de plein fouet. La mort de son mari n'était pas l'unique raison de son chagrin. Hélas, il n'y pouvait rien. Il partirait au Texas avec son fils et sa nouvelle épouse. Leur différend ne datait pas d'hier. Pour sa mère, la famille était essentielle, alors que selon lui, sans terres à cultiver, un homme n'était rien, quelles que, soient ses racines. Elizabeth avait invoqué toutes les raisons susceptibles d'empêcher son fils cadet de quitter le confort et la sécurité du foyer pour emmener femme et enfant dans un territoire en pleine révolution. Les colons texans s'organisaient pour déclarer leur indépendance du Mexique, ce qui ne manquerait pas de déclencher une guerre.

— Que voulez-vous que je fasse, maman ? Que je reste ici, sous la coupe de mon frère, sachant que mon fils ne sera jamais le maître de sa maison, lui non plus ?

— N'utilise pas Joshua comme un vulgaire prétexte ! avait-elle rétorqué. Tu n'en fais qu'à ta tête, comme d'habitude ! Mais, désormais, tu dois le prendre en compte ainsi que Lettie…

Elizabeth se faisait un sang d'encre en imaginant les dangers qui le guettaient et contre lesquels elle l'avait maintes fois mis en garde : maladies, attaques des Indiens, animaux sauvages, serpents, Mexicains sanguinaires, fleuves dangereux, conditions climatiques extrêmes… La liste était interminable. Le pire, à ses yeux, était de ne peut-être jamais revoir Silas, Joshua et Lettie.

— Ne vous servez pas d'eux, vous non plus, maman. Si on me proposait des terres n'importe où dans le Sud, vous préféreriez quand même que je reste à Queenscrown et que nous vivions

en famille. Peu vous importe que mon père m'ait pratiquement déshérité et que mon frère me déteste !

— Tu exagères. Ton père a fait ce qu'il pensait être le meilleur choix pour Queenscrown. Quant à ton frère, il ne te déteste pas. Il ne te comprend pas, voilà tout.

— Eh bien moi, je ferai le meilleur choix pour Somerset, le moment venu.

— Somerset ?

— C'est le nom que je compte donner à ma plantation du Texas, en l'honneur du duc de Somerset, l'ancêtre des Toliver.

Sa mère en était restée sans voix. Quels arguments avancer face à une telle ambition ?

Elle devait ce chagrin à son défunt mari, ce que Silas ne manquait pas de lui rappeler. Néanmoins, sa rancœur ne justifiait en rien son comportement brusque des dernières semaines, et il s'en voulait. S'il aimait sa mère, qui lui manquerait beaucoup, il ne parvenait pas à chasser de son esprit qu'elle n'avait rien dit pour empêcher cette injuste répartition du patrimoine familial. Si Benjamin Toliver avait prévu un partage équitable, Silas aurait abandonné son rêve et fait tout ce qui était en son pouvoir pour vivre en harmonie avec son frère. Célibataire endurci, Morris aimait son neveu et appréciait la douceur et la gentillesse de sa future belle-sœur. Lettie et Elizabeth s'entendaient à merveille. Celle-ci voyait en celle-là la fille qu'elle n'avait jamais eue. Quant à Lettie, elle retrouvait la mère qu'elle avait perdue trop jeune. Ils auraient pu vivre heureux, tous ensemble…

Même Morris se rendait enfin compte de ce qu'il était sur le point de perdre.

— Nous trouverons une solution, avait-il assuré.

Pour Silas, rien de ce que son frère pourrait lui proposer ne compenserait le désaveu si cruel de son père. Il refusait de recevoir de Morris ce que leur père lui avait refusé.

Il partirait donc pour le Texas.

Silas était heureux de voir son compagnon d'aventure mettre pied à terre. Jeremy Warwick n'en faisait qu'à sa tête, lui aussi, une qualité que Silas appréciait. C'était un homme raison-

nable qui n'avait pas peur de prendre des risques pour se lancer dans les entreprises les plus périlleuses…

Avant même d'attacher son cheval, Jeremy lança à Silas le sac postal qu'il était allé chercher à Charleston. Son ami s'empressa de l'ouvrir pour lire une lettre de Stephen Austin, un illustre homme d'affaires texan.

— C'est un peu troublant, non ? lui murmura Jeremy afin qu'Elizabeth ne l'entende pas. M. Austin est disposé à nous vendre autant d'hectares que nous pourrons en acquérir, à condition que nous nous engagions à vivre au Texas. Toutefois, il nous prévient que la guerre couve. Tu trouveras aussi un journal qui décrit la colère grandissante des colons face à la politique du gouvernement mexicain. Et une lettre de Lucas Tanner… Il affirme que la région répond en tout point à ses attentes : une terre fertile, du bois et de l'eau en quantité, un climat agréable. Cependant, il va peut-être devoir se battre pour conserver ses biens, car il y a déjà eu quelques échauffourées avec les Indiens et les milices.

— Nous ne partons qu'au printemps prochain. Le conflit avec le gouvernement mexicain sera peut-être réglé, d'ici là. Cependant, je dois prévenir tous ceux qui nous accompagnent, répondit Silas. Il faut les informer du risque supplémentaire.

— Y compris Lettie ? s'enquit posément Jeremy.

Les coups de sécateur d'Elizabeth cessèrent aussitôt. Le silence se fit sous la véranda. Elle dressa l'oreille, attendant la réponse de son fils. *Oui, Silas, dis-nous : Lettie aussi ?* Ce dernier fut sauvé par l'arrivée de Lazarus, qui tenta d'ouvrir la porte du coude pour leur servir le café. Silas vint à sa rescousse.

— Merci, monsieur Silas.

Le vieil esclave grisonnant posa son plateau sur la table, autour de laquelle se réunissaient les Toliver pour boire un mint julep ou une tasse de thé.

— Dois-je servir, monsieur Silas ?

— Non, je m'en chargerai. Tu diras à Cassandra que sa tourte est très appétissante.

Lazarus et son épouse devaient également partir pour le Texas, car ils appartenaient à Silas, un héritage de sa grand-mère

Toliver. Mais, ces derniers temps, Silas trouvait la démarche de son esclave un peu plus lente. Et Cassandra ne chantait plus en pétrissant le pain…

— Y compris Lettie…, répondit-il enfin. (Il tendit une assiette à Jeremy et servit deux tasses de café.) Quand je jugerai que c'est le bon moment, ajouta-t-il.

— Ah…

— Que veux-tu dire par là ?

— Que la tourte est délicieuse, esquiva Jeremy. Irez-vous à la réception de Jessica Wyndham ?

— Lettie ne manquerait cette occasion pour rien au monde ! Elle a eu Jessica comme élève avant qu'elle parte en pension et elle l'apprécie beaucoup. Elles n'ont que quatre ans de différence. Personnellement, je ne me souviens pas d'elle. Et toi ?

— Vaguement. C'était une petite fille sérieuse aux grands yeux marron. Ce matin, je l'ai reconnue sur le quai de Charleston, à son arrivée de Boston. Sa mère et son frère sont venus la chercher. Figure-toi qu'elle a créé un scandale en portant secours à un esclave qu'un passager maltraitait.

— Un passager blanc ?

— Hélas, oui.

— Le père de Jessica aura certainement son mot à dire sur cet incident.

— J'espère qu'il ne sera pas contrarié au point de gâcher la fête. Il paraît que les Wyndham n'ont pas regardé à la dépense pour célébrer les dix-huit ans de leur fille et son retour à la maison. Ils ont aussi invité des cousins d'Angleterre, lord et lady DeWitt.

— Les Wyndham ont les moyens, déclara Silas en extirpant une carte du sac postal.

— D'après *The Courier*, Carson Wyndham est l'homme le plus riche de Caroline du Sud, reprit Jeremy en dégustant une bouchée de tourte.

— Le pauvre, il va passer son temps à chasser les coureurs de dot de la région !

— Morris épousera peut-être Jessica. Ainsi, Carson sera tranquille…

— Mon frère est incapable de distinguer une valse d'une polka, ou un mouchoir en dentelle d'un torchon, railla Silas. Il n'a aucune chance d'obtenir la main de la fille Wyndham. Épouse-la donc ! Un beau garçon comme toi ! Tu as toutes tes chances…

Jeremy s'esclaffa.

— Sans vouloir être désobligeant envers Lettie, je doute qu'une jeune fille aussi bien née et raffinée veuille épouser un homme sur le point de s'installer au Texas. Lettie est folle de toi. Elle te suivrait au bout du monde.

Silas déplia la carte qui accompagnait la lettre de Stephen Austin et observa l'itinéraire que celui-ci avait tracé à l'encre noire. La distance à parcourir en aurait découragé plus d'un, notamment la portion située entre la Red River et le Texas. Austin avait encerclé une zone où la piste s'écartait de la trajectoire directe. Une annotation précisait : « À éviter. Terrain de chasse des Comanches. »

— C'est peut-être bien au bout du monde que je l'emmène, commenta Silas.

Chapitre 3

— Où diable vais-je placer lady Barbara ? s'inquiéta Eunice Wyndham tandis que sa fille s'affairait autour d'une table dressée pour douze convives. Quel casse-tête ! Si elle se retrouve dos au jardin, la lumière soulignera ses cheveux plats. Si elle est assise face au jardin, on verra trop ses rides… Cette femme est tellement obsédée par son apparence !

Jessica ne l'écoutait pas, mais sa mère parlait toute seule sans attendre de réponse. Malgré deux années d'internat destinées à parfaire son éducation, la jeune fille ne s'intéressait guère aux mondanités. Le repas serait servi dans la loggia pour libérer la salle à manger, où serait organisé le fastueux banquet du lendemain soir. Pour célébrer son anniversaire, Jessica se serait contentée d'un pique-nique en famille. La personne qu'elle cherchait des yeux parmi les domestiques restait introuvable.

— Maman, où est Tippy ?

— Et si je la plaçais en tête de table, en face de lord Henry ? fit Eunice. Tout le monde y verrait une marque de respect. Ton père et moi serions au milieu…

— Maman, où est Tippy ? Je l'ai cherchée partout en vain. Qu'avez-vous fait d'elle ?

Eunice posa une carte dans un support en forme de bouton de rose et recula d'un pas pour examiner son œuvre.

— Dois-je sortir les tue-mouches ? reprit-elle. J'en ai acheté une paire quand je suis allée à Washington avec ton père. Ils sont en cristal. La ville est littéralement infestée de mouches ! Ici, il est encore trop tôt dans la saison, tu ne trouves pas ?

— Maman, où est Tippy ?

Elle accorda enfin son attention à Jessica.

— Seigneur ! Pourquoi portes-tu encore cette robe, mon enfant ?

La jeune fille s'éloigna d'un pas léger.

— Où vas-tu ?

— À la cuisine. Je suis certaine que vous l'avez exilée là-bas.

— Jessie, reste ici, tu m'entends ? lança sa mère, soudain alarmée.

Elle prit son éventail et se mit à l'agiter frénétiquement. La jeune fille s'arrêta et fit volte-face. Les trois servantes vêtues d'une robe grise sous un tablier blanc se figèrent dans un silence pesant.

— Je me réjouis que ton père ait emmené lady Barbara et lord Henry en promenade, ce matin, reprit Eunice sans cesser de s'éventer. Cela m'épargne la honte de voir ma fille courir aux cuisines en quête d'une esclave alors qu'il suffit de tirer le cordon pour en faire venir une.

— C'est Tippy que je veux voir, maman !

— Elle est occupée à préparer ton gâteau d'anniversaire.

— Dans ce cas, je vais l'aider.

Effarée par ces propos, Eunice se tourna vers les servantes stupéfaites.

— Qu'est-ce que vous attendez ? s'exclama-t-elle. Rendez-vous plutôt utiles auprès de Willie May !

Les domestiques détalèrent dans un tourbillon de gris et de blanc. Eunice retint sa fille et referma la porte-fenêtre.

— Ne t'avise plus de me parler sur ce ton, tu m'entends ? Surtout en présence des esclaves. Après le scandale d'hier, à Charleston, tu risques d'avoir de gros ennuis…

— J'ai simplement donné à ce mufle un coup d'éventail sur l'épaule !

— Tu défendais un Noir contre un Blanc !

— Il maltraitait un porteur. Je l'aurais également frappé s'il s'en était pris à un porteur blanc.

— Quelle mouche t'a donc piquée ? reprit sa mère, atterrée. Nous étions tellement impatients de te voir rentrer à la maison ! Tu n'imagines pas combien Michael était heureux. Il

a tenu à m'accompagner. Par cet éclat, tu mets ton frère dans l'embarras. C'est intolérable.

— Michael aurait pu corriger cet homme à ma place !

— Je savais bien qu'il ne fallait pas t'envoyer dans ce pensionnat de Boston, maugréa Eunice en s'éventant de plus belle. Cette ville grouille d'abolitionnistes !

— Non, maman. Ce sont des défenseurs de la liberté.

— Jessie !

Épuisée et furieuse contre sa fille, Eunice s'écroula dans un fauteuil.

— Qu'ont-ils donc fait de toi, dans cette école ?

— Ils m'ont confirmé ce que j'ai toujours pensé. Tous les êtres humains naissent égaux et nul n'a le droit de réduire un autre à l'esclavage.

— Allons ! murmura Eunice en jetant un regard inquiet par la fenêtre, au cas où quelqu'un pourrait entendre ces propos. Écoute-moi bien ! Tu ignores tout de ce qu'il s'est passé, ici, en ton absence. Si tu le savais, tu comprendrais pourquoi ces idées sont malvenues. Ton discours est susceptible de mettre Tippy en péril.

— Comment ? Que se passe-t-il donc ?

— Dans notre plantation, rien, mais ailleurs… Il y a eu des soulèvements d'esclaves, tous avortés, mais trop proches d'ici pour que ton père ne s'en inquiète pas. Les planteurs sont prompts à châtier leurs esclaves sans merci. Ou… (Mme Wyndham riva son regard dans celui de sa fille.) quiconque donnerait l'impression de ne pas adhérer à la cause du Sud.

— La *cause* ? L'abolition de l'esclavage est une cause. L'esclavage est un dogme.

Eunice cessa un instant de s'éventer. Oppressée, elle avait l'impression que ses poumons allaient exploser.

— Voilà précisément le genre de propos à éviter ! Je te préviens, Jessie ! S'il cède à tous tes caprices, ton père ne tolérera pas ces théories sous son toit, pas plus que ton amitié pour une esclave. (Elle secoua rageusement la tête.) Jamais je n'aurais dû accepter que Tippy et toi deveniez amies ! Il faut dire que c'était la seule qui puisse te tenir compagnie. Comme je regrette

d'avoir écouté les suppliques de ma sœur pour que je t'envoie dans ce pensionnat de Boston ! Et, surtout, je n'aurais pas dû laisser Tippy t'accompagner. Enfin bref… (Eunice afficha un air courroucé) je pensais que tu serais assez raisonnable pour prendre tes distances dès ton retour à la maison… (Soudain très lasse, elle porta une main à son front.) Que tu comprendrais que chacun doit rester à sa place. Je me faisais des illusions.

— Maman…

Jessica s'agenouilla aux pieds de sa mère. Avec sa longue robe dont le tissu formait des vagues autour d'elle, elle ressemblait à la jolie poupée rousse qu'elle aimait tant quand elle était petite. Toutefois, la similitude s'arrêtait là. C'était à n'y rien comprendre : en dépit de ses traits réguliers, de ses dents parfaites, de sa chevelure flamboyante et de ses grands yeux sombres et expressifs, Jessica avait un visage désespérément ordinaire et parsemé de taches de rousseur. Son père aurait tant aimé avoir une fille d'une grande beauté, mais aux goûts simples, comme celles de ses amis, qui ne s'intéressaient qu'à la mode, aux mondanités et aux histoires de cœur. Si seulement Jessica s'était contentée d'être l'enfant unique et choyée de l'un des hommes les plus fortunés du Sud ! Depuis toujours, hélas, elle fuyait le rôle qui lui était dévolu par sa naissance. Percevait-elle que les attentions de Carson Wyndham ne visaient qu'à racheter sa déception de ne pas avoir engendré une reine de beauté ? Jessica réfléchissait trop. Elle s'interrogeait, défiait l'autorité, se rebellait à tout propos… une fougue que Carson jugeait agaçante chez une jeune fille. Pour Eunice, Jessica avait tout d'un garçon manqué.

— Je comprends, dit-elle, mais je ne peux l'accepter. Jamais je ne ferais courir le moindre risque à Tippy, et il n'est pas question que je la traite en esclave. Elle est intelligente et bien plus créative que je ne le serai jamais. Gentille, avisée, elle possède les qualités que j'admire et que je recherche chez une amie. Je ne voudrais pas vous mettre dans l'embarras, papa et toi, mais je compte lui témoigner le respect qu'elle mérite.

Eunice porta les mains à son visage.

— Mon Dieu ! Si ton père t'entendait…

— Il serait très déçu, à n'en pas douter.

— Pire que cela ! Il existe une facette de ton père que tu ignores. Si tu continues à choyer Tippy, je serai incapable de la protéger des conséquences. Pense à elle, pour l'amour du ciel !

Doucement, Jessica prit les mains de sa mère dans les siennes.

— Ne vous inquiétez pas, maman. Je vous promets de ne pas créer de scandale en exprimant mon point de vue sur l'esclavage. Le Sud est ce qu'il est et ma voix seule n'y changera rien. Mais je vous en prie, accordez-moi Tippy en tant que femme de chambre ! Elle n'a qu'un poumon et souffre de pleurésie. Dans la chaleur de la cuisine, elle va dépérir.

— D'accord, à condition que tu tiennes ta promesse. Dans le cas contraire, ton père l'enverra travailler dans les champs et elle logera dans le quartier des esclaves. Il t'aime énormément mais, crois-moi, il n'hésitera pas une seconde à sévir !

Eunice écarta les cheveux roux de sa fille de son visage.

— Tu nous as beaucoup manqué, tu sais. C'est pour cela que nous t'avons fait revenir avant la fin du semestre. Or j'ai les nerfs à fleur de peau depuis ton retour… Lors des festivités, les invités ne manqueront pas de parler du mouvement abolitionniste. Promets-moi de tenir ta langue si on te demande ton avis.

Jessica tira la langue et fit mine de la tenir.

— *Pomis, eu iendrai a angue,* railla-t-elle.

— Imbécile ! lança sa mère en esquissant un sourire malgré l'angoisse qui persistait dans son regard. Maintenant, laisse-moi travailler.

— Vous m'enverrez Tippy ? Elle seule est capable de me coiffer et je n'ose imaginer à quoi je ressemblerais si elle ne s'occupait pas de ma garde-robe.

— N'oublie pas que ton père aime te faire des surprises. S'il se présente dans ta chambre sans prévenir, veille à ce que Tippy et toi parliez chiffons. Sinon, Tippy sera condamnée à manipuler des balles de coton au lieu de ses rubans et dentelles.

— Je m'en souviendrai, assura Jessica en se redressant, et elle se mit à virevolter dans sa robe en satin. Dix-huit ans demain ! Je vieillis !

— Cet anniversaire devrait t'inciter à penser au mariage, déclara Eunice.

— Y penser, peut-être… Quant à convoler… Quel homme voudrait épouser un tel phénomène ?

Qui donc, en effet ? songea sa mère en soupirant.

La Plantation

1835. Silas Toliver, déshérité par son père, choisit de s'installer au Texas pour repartir à neuf. Il dirigera sa propre plantation de coton, Somerset, et y régnera en maître auprès de sa chère Lettie, qu'il doit bientôt épouser.

Malheureusement, les problèmes d'argent contrecarrent rapidement ses plans, et Somerset pourrait bien n'avoir été qu'un rêve… Endetté jusqu'au cou, Silas se voit relégué au rôle de régisseur, une humiliation qu'il ne peut supporter. C'est alors que Carson Wyndham, un riche entrepreneur, lui propose un marché : Silas obtiendra tout l'argent dont il a besoin pour acquérir la plantation si, en échange, il accepte d'épouser sa fille Jessica. « Si tu te maries selon les termes de cet accord, ta plantation sera maudite », prédit sa mère, outrée. Mais Silas, pour qui l'honneur et la réussite passent avant tout, conclut le marché et rompt ses fiançailles avec Lettie, faisant fi de cette terrible malédiction…

Conçue comme un prélude aux *Roses de Somerset*, cette saga fait revivre l'Amérique à l'heure de l'abolition de l'esclavage, en plus de mettre en contexte de façon magistrale l'histoire tortueuse de la famille Toliver.

Leila Meacham, est retraitée de l'enseignement et se consacre aujourd'hui entièrement à l'écriture. Son premier roman, *Les roses de Somerset*, a été publié dans plus de 25 pays et s'est taillé une place dans la liste des best-sellers du *New York Times*.

Groupe Livre Québecor Média

ISBN 978-2-89649-587-0

9 782896 495870